

Il disait encore alors : « Je serais bien fâché de mépriser autant la race humaine aujourd'hui¹. »

Et, en effet, l'excès est évident, et l'injustice flagrante. On conçoit qu'avec de telles dispositions, habitué à tout considérer en pessimiste ombrageux, Chateaubriand n'ait pu juger l'Église, ses ministres et sa doctrine, sans laisser échapper des paroles malheureuses, qu'il devait regretter un jour, autant que ses déclamations ridicules sur l'universelle hypocrisie du genre humain.

Il rapporte donc longuement les difficultés de toute sorte que les ennemis du Christianisme opposent à ses enseignements. Quoiqu'il ait soin de dire qu'il ne joue, en cet endroit, que le rôle d'un témoin, et qu'il expose les raisonnements « d'autrui sans les admettre² », en réalité, il a l'air d'y souscrire et de les prendre à son compte. Il lui arrive, d'ailleurs, d'avancer que la Renaissance et la Réforme dirigèrent coup sur coup, contre le Christianisme, « des attaques dont il ne s'est jamais relevé :³ » Il dit plus loin : « Le régent parut, et de cette époque il faut dater presque la chute totale du Christianisme⁴. »

Mais, en retour, on ne doit pas oublier que plusieurs endroits de son ouvrage laissent voir d'autres sentiments à l'égard de la religion de son enfance.

Cela est si vrai que certains passages sont entrés

1. *Essai*, II^e partie, chap. XLVIII; *Œuvres*, t. I, p. 598.

2. *Ibid.*, II^e partie, chap. XLIII; p. 586.

3. *Ibid.*, II^e partie, chap. XXXIX; p. 577.

4. *Ibid.*, II^e partie, chap. XLII; p. 582.

comme d'eux-mêmes dans le *Génie du Christianisme* et s'y sont trouvés à leur place. Celui-ci, par exemple :

« Il est un Dieu. Les herbes de la vallée et les cèdres du Liban le bénissent, l'insecte bruit ses louanges, et l'éléphant le salue au lever du soleil; les oiseaux le chantent dans le feuillage, le vent le murmure dans les forêts, la foudre tonne sa puissance, et l'Océan déclare son immensité; l'homme seul a dit : il n'y a point de Dieu.

« Il n'a donc jamais, celui-là, dans ses infortunes, levé les yeux vers le ciel¹; ses regards n'ont donc jamais erré dans ces régions étoilées où les mondes furent semés comme des sables?... O toi que je ne connais point! toi dont j'ignore et le nom et la demeure; invisible architecte de cet univers; qui m'as donné un instinct pour te sentir et refusé une raison pour te comprendre... j'adore tes décrets en silence, et ton insecte confesse ta divinité². »

Il ne s'arrête point à un vague déisme. Il ne se contente pas de saluer de loin l'Être auguste et tout-puissant qu'il aperçoit et reconnaît sous le voile transparent de ses œuvres. Il parle du Christianisme avec sympathie. Après le réquisitoire philosophique que lui a fourni sa mémoire, il prend la parole en son nom : son cœur réclame en faveur de ce cher condamné. Pourquoi faire la

1. Tout ce qui précède est reproduit dans le *Génie*, I^{re} partie, l. V, chap. II, sauf que l'auteur, dont le goût était devenu plus difficile, a remplacé *bruit* ses louanges par *bourdonne* ses louanges, et *tonne* sa puissance par *fait éclater* sa puissance.

2. *Essai*, II^e partie, chap. XXXI; *Œuvres*, t. I, p. 564-565.

guerre à cette religion de nos pères? Que mettez-vous à sa place? Qui défendra comme elle les droits sacrés de la morale? Qui consolera comme elle? Quel autre Samaritain versera une huile aussi douce sur les blessures de l'âme!

Quant aux prêtres catholiques, au milieu des communes accusations dont il poursuit tous les sacerdozes, il fait, en leur faveur, des réserves singulièrement caractéristiques.

Il trouve, on le sait, d'une manière générale, que, si l'esprit sacerdotal est dangereux « dans un État despotique », « tout considéré, les prêtres sont nécessaires aux mœurs et excellents dans une république; ils ne sauraient y causer de mal et peuvent y faire beaucoup de bien² ». Mais il ne les en accuse pas moins d'intolérance et de fanatisme. Il ajoute aussitôt, il est vrai, que nous sommes tous fanatiques à notre manière et pour nos intérêts³.

Mais cette sorte d'excuse ne lui suffit pas. Dans un chapitre spécial sur le « clergé actuel en Europe », et particulièrement sur le clergé de France, son expérience personnelle défend les prêtres catholiques contre les reproches généraux que ses théories font à tous les autres. Il proclame qu'ils se distinguent de beaucoup de prêtres antiques, en ce qu'ils sont de bonne foi et croient sincèrement à ce qu'ils enseignent⁴. Il dit des évêques « qu'ils

1. *Essai*, II^e partie, chap. XLVII; *Œuvres*, t. I, p. 593.

2. *Ibid.*, II^e partie, chap. XLVIII et XLIX; p. 596.

3. *Ibid.*, p. 597-598.

4. *Ibid.*, p. 597.

étaient généralement instruits et charitables, qu'ils connaissaient mieux l'état de l'opinion que les grands parce qu'ils vivaient davantage avec le peuple¹ ». Et pour les curés des paroisses, il les vénère et les admire. Il va jusqu'à déclarer que « la simplicité du cœur, la sainteté de la vie, la pauvreté évangélique, la charité céleste, en faisaient la partie la plus respectable de la nation ».

« J'en ai connu quelques-uns », ajoute-t-il, « qui semblaient moins des hommes que des esprits bien-faisants, descendus sur la terre pour soulager les maux de l'humanité. Souvent ils se dépouillèrent de leurs vêtements pour en couvrir la nudité de leurs semblables; souvent ils se refusèrent la vie même pour nourrir les nécessiteux. Qui oserait reprocher à de tels hommes quelque sévérité d'opinion²? »

Nous voyons ici, en pleine lumière, la double influence à laquelle le jeune écrivain obéit. D'une part, les préjugés hostiles à l'Eglise, dont l'ont abondamment pourvu ses fréquentations et ses lectures; d'autre part, ses sympathies personnelles, fondées sur ses propres souvenirs. Il lui arrive ce qui est arrivé à beaucoup d'autres: il répète de confiance les bruits malveillants de l'opinion contre

1. Dans le *Génie du Christianisme*, il devait écrire plus tard (IV^e partie, livre III, ch. II): « Aucune classe d'hommes n'a plus honoré l'humanité que celle des évêques, et l'on ne pourrait trouver ailleurs plus de vertus, de grandeur et de génie. »

2. *Essai*, II^e partie, chap. I; *Œuvres*, t. I, p. 599.

Ce passage, augmenté de ce qui le suit dans le texte sur le même sujet, a été reproduit dans le *Génie du christianisme*, avec quelques retouches de forme, IV^e partie, livre III, chap. II.

le clergé en général. Mais, dès qu'il songe à ceux de ses membres qu'il a vus de près et dont il a pu connaître les œuvres et la vie, sa loyauté l'oblige à convenir qu'ils forment une exception glorieuse : la règle s'applique à tous les autres sans doute, mais à coup sûr elle ne s'applique pas à eux¹. Et même il ne s'en tient pas là, on l'a vu ; tout le clergé de France est glorifié.

Ce panégyrique contredit les accusations dont l'auteur s'est fait l'organe plus haut. Pourquoi s'en étonner ? Il est naturel que la contradiction soit dans ses écrits : il la porte en lui-même. Mais il critique avec son esprit et d'un air détaché ; on sent, au contraire, qu'il loue avec son cœur. Evidemment il pense aux prêtres qu'il a connus jadis en France, dans sa chère Bretagne ; il s'en souvient avec joie, il les estime, et il les aime.

Il a, d'ailleurs, été souvent consolé, dans ses souffrances, par les divins enseignements dont ils nourrirent son enfance. Dans un étrange chapitre où, interrompant tout à coup la suite de son ouvrage, il s'adresse brusquement aux « infortunés », et qui paraît jaillir du plus profond de son âme, comme une sorte d'aveu involontaire, il se demande, avec émotion, comment doit se conduire l'homme malheureux. « Quelles qu'aient été tes erreurs, innocent ou coupable, né sur un trône ou dans une chaumière, qui que tu sois, enfant du malheur, je

1. « Ce qu'on dit des mœurs cléricales est, selon mon expérience, dénué de tout fondement. J'ai passé treize ans de ma vie entre les mains des prêtres. Je n'ai pas vu l'ombre d'un scandale. Je n'ai connu que de bons prêtres. » E. Renan, *Souvenirs d'enfance*, t. II, C. Lévy.

te salue. » Il donne donc à ceux qui souffrent les conseils chaleureux d'un frère d'infortune, et on l'y retrouve tout entier : qu'ils dérobent soigneusement leur douleur à tous les regards indiscrets ; qu'ils vivent isolés, loin d'une société sans entrailles ni justice, et qu'ils gardent toujours « une fierté intraitable ! L'orgueil est la vertu du malheur ».

Et quant à la manière de soulager nos chagrins, c'est « la pierre philosophale... Plusieurs philosophes anciens et modernes ont écrit sur ce sujet. Les uns nous proposent la lecture, les autres la vertu, le courage. C'est le médecin qui dit au patient : Portez-vous bien ».

Qui donc croire ? A quoi recourir ? « Un livre vraiment utile au misérable, parce qu'on y trouve la pitié, la tolérance, la douce indulgence, l'espérance plus douce encore, qui composent le seul baume des blessures de l'âme, ce sont les Evangiles. Leur divin auteur ne s'arrête point à prêcher vainement les infortunés, il fait plus : il bénit leurs larmes, et boit avec eux le calice jusqu'à la lie¹. »

Et ce n'est pas la seule fois qu'il exalte jusqu'au ciel celui qu'il appelle « le Dieu des misérables ». Il raconte ailleurs brièvement sa merveilleuse histoire, de sa naissance humiliée à « sa glorieuse ascension », avec l'accent même du plus fidèle des croyants. Et chemin faisant, il lui consacre cet hommage, qui est un acte d'adoration :

« Si la morale la plus pure et le cœur le plus

1. *Essai*, II^e partie, chap. XIII ; *Œuvres*, t. I, p. 503-506, *passim*.

tendre, si une vie passée à combattre l'erreur et à soulager les maux des hommes sont les attributs de la Divinité, qui peut nier celle de Jésus-Christ? Modèle de toutes les vertus, l'amitié le voit endormi sur le sein de Jean, ou léguant sa mère à ce disciple chéri ; la tolérance l'admire avec attendrissement, dans le jugement de la femme adultère ; partout la pitié le trouve bénissant les pleurs de l'infortuné ; dans son amour pour les enfants, son innocence et sa candeur se décèlent ; la force de son âme brille au milieu des tourments de la croix ; et son dernier soupir, dans les angoisses de la mort, est un soupir de miséricorde¹. »

Il l'appelle bien, au chapitre précédent, « un homme extraordinaire ». Mais il ne paraît pas qu'il y ait, dans l'expression, aucune intention blasphématoire. Et y en aurait-il une, ce serait simplement une preuve nouvelle que l'*Essai* ne présente pas de doctrine arrêtée en matière religieuse. L'esprit de l'auteur ressemble à un navire mal lesté, livré au caprice des vents ; il penche d'un côté ou d'un autre, suivant le sens où souffle la rafale. Il résout, en des sens contraires, les questions de la métaphysique, à la fois les plus simples et les plus graves. Il croit et il ne croit pas à l'immortalité de l'âme². Il célèbre avec des accents lyriques, on le sait, la toute-puissance du Créateur³, et ailleurs il parle à peu près en athée ; il doute de Dieu comme de la

1. *Essai*, II^e partie, chap. xxxiv et xxv, p. 570-571.

2. *Essai*, II^e partie, chap. xxxi ; surtout la note de l'*Exemplaire confidentiel*, *Œuvres*, t. I, p. 565.

3. *Ibid.*, II^e partie, chap. xxxi ; *Œuvres*, t. I, p. 564-565.

vertu : il n'y a plus à ses yeux ni bien, ni mal, ni Providence¹.

C'est une âme inquiète, agitée, ballottée en sens contraires. L'*Essai* n'a pas de doctrine, tout s'y rencontre : il ressemble à un chaos, comme son auteur disait lui-même en le revoyant². On y trouve pêle-mêle les assertions les plus diverses. La pensée y bouillonne comme un métal en fusion, mais elle n'a pas encore reçu le moule qui doit, en la fixant, lui donner une forme précise, et en même temps l'unité, la force et la beauté. Chateaubriand n'est pas encore lui-même dans cet ouvrage. Il reflète souvent les idées d'autrui. Sa philosophie en particulier n'est qu'une philosophie de collège, un écho³. Voilà pourquoi elle rend des sons différents : ils varient avec la voix à laquelle elle répond.

Mais il n'est pas possible de nier cependant que, si son esprit est partagé, incertain, indifférent, son cœur incline vers la Religion. Sur ce point, d'ailleurs, sa conduite commente son livre et l'éclaire.

Quand il fit son voyage en Amérique, sa foi avait déjà subi le choc dont témoigne le scepticisme intermittent de l'*Essai* ; il s'était nourri des entretiens des philosophes et de leurs écrits. Or il nous a raconté lui-même ce qui se passait dans son âme, pendant la traversée, sur cette mer sans limites, moins orageuse que sa jeunesse. Parfois sans doute

1. *Essai*, II^e partie, chap. xxii, note de l'*Exemplaire confidentiel*, t. I, p. 536.

2. *Ibid.*, préface de 1826, p. 253.

3. *Ibid.*, chap. xxxi, note de l'édition de 1826, t. I, p. 565. Voir aussi p. 568, en note toujours.

le spectacle des belles nuits étoilées ne faisait qu'éveiller dans son cœur un sentiment délicieux de voluptueuse et tranquille poésie. Enveloppé dans son manteau, il se couchait sur le tillac ; ses regards contemplaient les étoiles au-dessus de sa tête. La voile enflée lui renvoyait la fraîcheur de la brise, qui le berçait avec mollesse ; à demi assoupi et poussé par le vent, il changeait de ciel en changeant de rêve¹.

Mais, d'autres fois, ce calme, cette immensité, ces mondes étincelants, qui roulaient silencieusement dans les profondeurs lointaines du ciel, tout entraînait peu à peu son âme au-delà des chemins lumineux où les astres voyagent, jusqu'à Celui qui a allumé ces soleils et qui les verra s'éteindre. « Nous nous levions la nuit, dit-il, lorsque le pont était abandonné à l'officier de quart et à quelques matelots qui fumaient leur pipe en silence : *tuta aequora silent*. Le vaisseau roulait au gré des lames sourdes et lentés, tandis que des étincelles de feu couraient avec une blanche écume le long de ses flancs. Des milliers d'étoiles, rayonnant dans le sombre azur du dôme céleste, une mer sans rivage, l'infini dans le ciel et sur les flots ! Jamais Dieu ne m'a plus troublé de sa grandeur que dans ces nuits où j'avais l'immensité sur ma tête et l'immensité sous mes pieds². »

Voilà de quel côté sa pensée allait d'elle-même, sans qu'elle eût besoin d'aucun guide pour diriger son élan.

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 346.

2. *Ibid.*, p. 347-348.

Les solitudes américaines ne lui parlèrent pas moins de Dieu que celles de l'Océan. On n'a qu'à ouvrir les *Natchez* pour s'en convaincre. Le poème se pare complaisamment de toutes les beautés poétiques de la Religion. Quel que fût alors le trouble de son esprit, l'auteur était resté chrétien, tout au moins par l'imagination et par le cœur¹.

Rentré en France, on l'a vu, à la nouvelle de l'arrestation du roi, il reprit du service et s'engagea dans une compagnie bretonne, qui faisait partie de l'armée des princes. Il fut atteint bientôt d'une blessure. Par surcroît, la petite vérole, qui désolait le camp, le frappa à son tour. Sa compagnie s'étant débandée, il errait à travers la campagne. La fièvre le minait lentement ; il pensa enfin qu'il allait mourir :

« Vers la fin du jour », dit-il, « je m'étendis sur le dos, à terre, dans un fossé, la tête soutenue par le sac d'*Atala*², ma béquille à mes côtés, les yeux attachés sur le soleil, dont les regards s'éteignaient avec les miens. Je saluai de toute la douceur de ma pensée l'astre qui avait éclairé ma première jeunesse dans mes landes paternelles : nous nous

1. Voir, en particulier, au livre VIII, la scène entre Chactas et le chef de la prière (l'évêque de Marseille), ou, au livre IV, les pages consacrées à sainte Catherine et à sainte Geneviève ; il y a dans ce livre un tableau du ciel, différent de celui des *Martyrs*, mais qui est peint avec complaisance et qui respire un certain sentiment de l'infini.

2. Il portait dans son sac de soldat, avec son linge, le manuscrit d'*Atala* et de son voyage en Amérique. C'était toute sa fortune, mais c'était bien une fortune. Une nuit on lui vola ses chemises, mais on lui laissa ce qu'il nommait ses paperasses. Le sac ne fut plus que le sac d'*Atala* (*Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 25).

couchions ensemble, lui pour se lever plus glorieux, moi, selon toutes les vraisemblances, pour ne me réveiller jamais. Je m'endormis dans un sentiment de religion : le dernier bruit que j'entendis était la chute d'une feuille et le sifflement d'un bouvreuil¹. »

Ainsi sa dernière pensée est une pensée religieuse. Comme les héros grecs, épris de leur belle lumière, il salue une dernière fois le soleil qu'il n'espère plus revoir ; comme le guerrier de Virgile, qui envoie en mourant un souvenir suprême aux doux rivages d'Argos, il songe à ses chères landes bretonnes, où s'écoula son enfance et où il a laissé ceux qu'il aime. Mais, de plus que ces âmes antiques, il tourne son cœur vers Dieu, à qui il rend sa vie, ainsi qu'un dépôt que l'heure est venue de remettre, et son regard, près de s'éteindre, se relève à demi vers le ciel, le pays des âmes, leur véritable patrie et le lieu ineffable de leur éternel rendez-vous.

Voilà ce qu'il était durant les années qui succédèrent à sa première jeunesse, quand il composait l'*Essai historique*, ou qu'il le portait en germe dans sa pensée ! Sainte-Beuve a signalé, entre ce livre et celui qui allait suivre, un rapport qui rendait moins étonnant, à ses yeux, le passage de l'un à l'autre : l'auteur de l'*Essai* croit à la nécessité sociale du Christianisme. Sur ce point, « il se sépare des Encyclopédistes, qui minent l'édifice, et il leur dit : A quoi bon ? Quand ce sera miné, que gagnerez-vous à avoir étalé et démontré la ruine ?

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 65.

C'est par là qu'il se prépare et se dispose, encore à son insu, à ce qu'il fera bientôt dans le *Génie du Christianisme*. C'est là le lien réel et comme le pont entre les deux ouvrages, qui semblent d'abord contradictoires¹. »

L'observation est juste, mais incomplète ; Sainte-Beuve n'a pas dit assez. Il y a d'autres ponts que celui dont il parle, et de meilleurs : plus solides, plus larges et plus faciles à traverser. « En lisant attentivement l'*Essai* », a écrit Chateaubriand lui-même, on sent partout que la nature religieuse est au fond et que l'incrédulité n'est qu'à la surface². »

C'est ce que M. Janet aussi a fait justement remarquer ; il a fort bien vu qu'il y avait chez le jeune auteur un christianisme latent et profond, beaucoup plus profond que son scepticisme. Le vieil homme, le chrétien primitif, était resté en lui, effacé sans doute, inactif et comme endormi, mais tout prêt à se réveiller³.

Il aurait pu s'appliquer d'avance ce que Lamartine a écrit de lui-même : « J'ai été élevé au sein du Christianisme ; j'ai été formé de sa substance ; il me serait aussi impossible de m'en dépouiller que de me dépouiller de mon individualité, et si je le pouvais je ne le voudrais pas, car le peu de bien qui est en moi vient de lui et non de moi⁴. »

1. *Chateaubriand et son groupe*, I, p. 164.

2. *Essai*, préface de l'édition de 1826 ; *Œuvres*, t. I, p. 253.

3. *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1890.

4. *Un Homme d'aujourd'hui*, XIV. C. Lévy.

Il avait dans l'esprit la plus haute estime de sa religion maternelle, et il en portait l'amour dans le cœur. Et ce qui devait rendre plus vif encore chez lui ce double sentiment, en cette année 1798 qui fut décisive, c'est le spectacle de tout ce que la Foi emportait, en s'en allant, des croyances les plus chères de sa raison. L'exemplaire confidentiel de *l'Essai* en est la preuve. Les notes qu'il y a mises en marge, en ce temps-là, tout près de sa conversion, ne permettent pas d'ignorer jusqu'à quelles négations effrayantes il finissait par descendre, dans les alternatives qui faisaient passer son intelligence de la foi à l'incrédulité et de l'incrédulité à la foi. Il en arrivait, on s'en souvient, à tout mettre en doute, l'immortalité de l'âme, Dieu, la vertu même. C'est alors qu'ayant touché le fond de l'abîme il rebondit jusqu'en haut.

Etre chrétien ou ne plus croire à rien, c'étaient les deux termes entre lesquels il se rendait compte qu'il devait désormais choisir. Les mystères de la Religion sont comme la lumière du jour, que les yeux ne voient pas elle-même, et dont ils n'apprécient jamais mieux les bienfaits que lorsqu'elle s'éteint, laissant partout derrière elle l'obscurité et la nuit. Les ténèbres où s'enfonçait Chateaubriand lui faisaient assurément jeter un regard de sympathie et de désir vers les clartés invisibles, dont il avait joui autrefois.

Il en était là, quand il reçut la lettre douloureuse, qui lui apprenait tout ensemble et la mort de M^{me} de Chateaubriand et les chagrins dont *l'Essai* avait accablé ses derniers jours, et les doux

reproches, les tendres prières, qu'elle semblait lui adresser des rivages de l'autre monde. L'esprit n'est pas toujours la dupe du cœur ; il est quelquefois son obligé. Entre la foi du chrétien et l'incrédulité du sceptique, l'esprit de Chateaubriand hésitait, on vient de le voir, oscillant de l'une à l'autre : son cœur, qui n'avait jamais été indifférent, fit tomber alors dans la balance une pluie de larmes, et la foi l'emporta.

« Rien de plus vraisemblable », dit Villemain, « que ce qu'il ajoute au sujet des exemplaires de son livre, jetés au feu par lui-même dans cette révolution soudaine, qui bouleversa son âme et changea tous ses sentiments, un peu confus encore, et, comme il arrive dans la jeunesse, à la fois indécis et violents... Ce n'est pas une rétractation par inconstance, un changement par calcul ; c'est la même âme frappée d'un coup inattendu et inclinée plus fortement où elle penchait déjà¹. »

* *

Ajoutons enfin que la grâce de Dieu a de ces coups subits de miséricorde. Beaucoup de gens du monde refusent d'y croire : ils n'admettent pas l'intervention du ciel dans notre vie. Mais c'est un fait pourtant, et qui s'impose comme tous les faits. Ceux-là seuls peuvent le révoquer en doute à qui leurs occupations et leur manière de vivre ne fournissent pas l'occasion d'en être témoins. Mais com-

1. *La Tribune moderne. M. de Chateaubriand, sa vie, ses écrits, son influence, etc.*, p. 76.